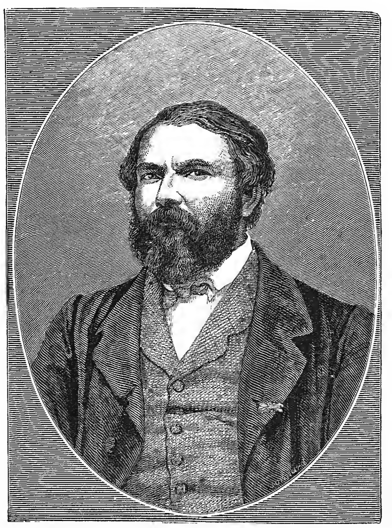


PARIS. — TYP. E. MARTINET.

PIERRE GRATIOLET

Mort à Paris le 16 février 1865.

EXTRAIT DU TOME II DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE.

ÉLOGE FUNÈBRE

DE PIERRE GRATIOLET

PRONONCÉ SUR SA TOMBE LE 16 FÉVRIER 1865,

PAR M. PAUL BROCA

Secrétaire général.

MESSIEURS,

Il y a des circonstances où le plus ferme esprit ne peut se défendre d'accuser le sort d'injustice. Lorsqu'un homme de bien descend dans la tombe après une longue et heureuse carrière, les regrets qu'il laisse parmi nous sont tempérés par le souvenir du bonheur dont il a joui. Lorsque la mort saisit, dans la force de l'âge et de l'intelligence, un vigoureux soldat de la pensée, lorsqu'elle renverse tout à coup une des colonnes du temple, lorsqu'elle creuse dans les rangs de la science un vide inattendu, notre esprit se résigne encore, car nous savons qu'une loi commune nous défend de compter sur le lendemain, et qu'il est juste que tous, grands ou petits, bons ou méchants, riches ou pauvres, soient égaux devant cette loi.

Mais quand l'ami qui nous quitte n'a pas seulement vécu pour la science, qu'il a lutté et souffert pour elle, que, malgré l'importance de ses découvertes, l'éclat de son talent, et la dignité de son caractère, il a végété pendant vingt-cinq ans dans un oubli immérité, et qu'enfin, après avoir si longtemps connu le besoin, après avoir bu jusqu'à la lie la coupe de l'amertume, il ne reçoit la récompense tardive de ses éminents services que pour être enlevé presque aussitôt, par un aveugle coup du sort, à une position si péniblement conquise, — alors, Messieurs, nous sentons défaillir en nous la notion de la justice, notre résignation est à bout, et nos cœurs, que la douleur déborde, s'irritent malgré nous contre la destinée.

Chargé par la Société d'anthropologie d'adresser l'adieu suprême à son président de l'année dernière, je ne remplis pas seulement ici le devoir du collègue, je remplis encore celui du compatriote, car ma ville natale compte avec orgueil le professeur Gratiolet au nombre de ses enfants.

Pierre Gratiolet est né le 6 juillet 1815, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), où son père exerçait la médecine. Il appartenait, par sa mère, à la vieille et noble famille de Siorac. Dans les luttes politiques et religieuses qui signalèrent le retour des Bourbons, et qui divisèrent la société de cette petite ville en deux camps ennemis, M. Gratiolet père se trouva naturellement entraîné dans le parti royaliste, vers lequel l'attiraient d'ailleurs ses propres convictions, et les souvenirs de cette époque tourmentée nuisirent pendant longtemps au développement de sa clientèle. Enfin, las de lutter contre des préventions indélébiles, il se décida à quitter Sainte-Foy, et alla s'établir à Bordeaux, en 1825; mais il n'était plus assez jeune pour réussir dans une grande ville, et lorsqu'il mourut, sept ans plus tard, il ne laissa à sa veuve que des ressources médiocres.

Le jeune Gratiolet avait commencé ses études au collége de Bordeaux; il les termina à Paris, au collége Stanislas, où son caractère aimant et dévoué lui attira l'affection de ses condisciples; c'est de cette époque que date sa liaison avec plusieurs hommes qui se sont distingués depuis dans les lettres et dans les sciences : avec MM. Sainte-Claire Deville, Huet, John Lemoine, et le docteur Théophile Roussel. Ces amitiés, contractées sur les bancs du collége, ne se sont jamais démenties, et lui ont toujours été précieuses.

Dès qu'il eut terminé ses études universitaires, il résolut d'embrasser la carrière de la médecine. Sa mère, veuve depuis deux ans, et accablée par la perte récente de sa fille unique, n'eut pas le courage de se séparer de son fils, et, malgré l'exiguïté de ses ressources, elle vint avec lui s'installer à Paris. Le jeune homme, pendant les premières années, suivit avec assiduité les cours de la Faculté de médecine; quoiqu'il fût déjà attiré par une sorte de vocation vers les études anatomiques, il ne négligea pas celles qui se rattachent plus directement à la pratique médicale, et les succès qu'il ne tarda pas à obtenir dans les concours de l'externat et de l'internat le désignaient déjà

comme un des futurs champions des concours de la Faculté de médecine.

Mais à mesure qu'il pénétrait plus avant dans les secrets de l'organisation de l'homme, il sentait naître en lui une curiosité plus générale, qui l'entraînait vers l'étude de l'anatomie comparée. Placé comme interne à l'hôpital de la Pitié, puis à l'hospice de la Salpêtrière, il profita du voisinage du Muséum pour suivre régulièrement le cours de M. de Blainville (1839). Cet éminent professeur devina promptement en lui un des futurs maîtres de la science, et l'attacha bientôt à son laboratoire, en qualité d'aide-naturaliste (1842).

A partir de ce moment, Gratiolet renonça définitivement à la carrière médicale. Ne voulant pas cependant laisser ses études inachevées, il prit, en 1845, le grade de docteur en médecine; mais sa thèse inaugurale, intitulée : *Recherches sur l'organe de Jacobson*, prouvait que le nouveau docteur ne se proposait pas de faire usage de son diplôme.

Deux ans à peine s'étaient écoulés depuis qu'il remplissait les fonctions d'aide-naturaliste, lorsque M. de Blainville le jugea digne de le remplacer dans sa chaire, et le désigna comme son suppléant. Cette nomination ne se fit pas sans difficulté; ceux qui n'avaient pas eu, comme M. de Blainville, l'occasion d'apprécier le mérite de son élève, s'étonnaient et s'inquiétaient de voir un cours aussi élevé confié à un homme de vingt-neuf ans. Mais la persévérance et la conviction du maître triomphèrent de tous les obstacles, et le jeune suppléant, sur lequel cette lutte avait attiré l'attention, ouvrit son cours en décembre 1844, au milieu d'un auditoire nombreux et choisi. Sa leçon d'ouverture révéla tout à coup un talent oratoire du premier ordre, rehaussé d'une instruction profonde et variée, et d'une élévation de pensée peu commune. Ce fut un succès d'enthousiasme, et les applaudissements redoublèrent encore, lorsqu'on vit un vieillard fendre la foule en pleurant de joie, s'élancer vers le jeune professeur, et le presser tendrement dans ses bras. Ce vieillard, qu'on aurait pu prendre pour son père, c'était le vénérable Pariset, médecin de la Salpêtrière et secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, — homme d'un goût éminent, d'un esprit sage et éclairé, admirateur des belles pensées et du beau langage que les autres admiraient en lui.

Gratiolet avait été son interne à l'hospice de la Salpêtrière; malgré la différence des positions et des âges, l'harmonie des intelligences avait amené entre eux une étroite liaison. Le maître avait voué à l'élève une affection toute paternelle, et maintenant il triomphait en lui comme en son propre fils.

L'avenir le plus brillant paraissait s'ouvrir devant celui qui venait de marquer son début par un pareil succès, et personne alors n'aurait pu supposer que dix-neuf ans s'écouleraient encore avant qu'un professeur aussi rare fût mis en possession d'une chaire. Pour nous, simples auditeurs, que charmait et instruisait sa parole sympathique, chaque nouvelle année rendait de plus en plus incontestable sa prochaine promotion; et lorsque en 1850 une mort subite enleva l'illustre professeur de Blainville, nous ne doutions pas que celui qui, depuis six ans, le suppléait avec tant d'éclat, ne fût choisi pour lui succéder. Mais, en perdant son généreux maître, Gratiolet avait perdu son unique appui. Sa candidature n'eut aucun succès, et il dut se résigner à reprendre ses modestes fonctions d'aide-naturaliste.

Trois ans plus tard, en 1853, il obtint un petit avancement: la mutation qui suivit la mort de Laurillard laissa vacante la place de chef des travaux anatomiques, pour laquelle il fut désigné; mais ce faible dédommagement améliorait à peine sa position matérielle. Ses maigres appointements suffisaient difficilement à son entretien et à celui de sa jeune famille. Nous l'avons connu, dans son petit appartement de la rue Guy de la Brosse; nous l'avons vu travailler dans un étroit cabinet où deux personnes à peine pouvaient s'asseoir. C'est là qu'il a rédigé les ouvrages qui l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe. La vie difficile, la gêne intérieure, *res angusta domi*, ce n'est rien pour l'homme qui vit seul. N'est-ce pas ainsi que nous avons tous parcouru notre joyeuse carrière d'étudiant? Mais lorsqu'on est obligé de subvenir au jour le jour à l'existence d'une famille, et que, sentant venir l'âge, on voit grandir autour de soi de petits êtres chéris dont l'avenir est incertain, il faut certes un noble courage pour faire marcher de front les grands travaux de la science avec les préoccupations incessantes de la vie matérielle.

Je ne puis songer, Messieurs, à vous exposer ici les nombreuses recherches et les importantes découvertes que Gra-

tiolet a consignées dans ses publications. L'anatomie et la physiologie comparées, l'histoire naturelle générale, la psychologie, l'anthropologie ont tour à tour reçu le tribut de cet esprit ingénieux et hardi. Obligé de faire un choix parmi tant de productions intéressantes, je me bornerai à vous signaler rapidement quelques-uns des progrès que lui doit l'anthropologie.

Son ouvrage sur l'*Anatomie comparée du cerveau de l'homme et des singes*, complément du *Traité de l'anatomie comparée du cerveau*, que la mort prématurée de Leuret avait laissé inachevé, et son grand *Mémoire sur les plis cérébraux de l'homme et des primates*, ont jeté un jour tout nouveau sur les caractères du cerveau humain. Les circonvolutions cérébrales ne sont plus, comme on a pu le croire autrefois, des plis désordonnés comparables aux sinuosités de la masse intestinale. L'ordre le plus constant préside à leur distribution; les circonvolutions fondamentales, dégagées de leurs plis secondaires et caractérisées à la fois par leurs connexions, par leur développement embryologique, par leur apparition ou leur dégradation dans la série des mammifères, présentent une telle fixité dans la même espèce, et se modifient dans les espèces du même genre au gré de conditions si constantes, qu'elles peuvent utilement concourir à la détermination des groupes zoologiques.

Envisagée à ce point de vue, la constitution du cerveau du chimpanzé ne différerait de celle du cerveau humain que par d'infimes caractères; mais Gratiolet, faisant appel à l'embryogénie et à l'anatomie pathologique, a démontré que ces deux types cérébraux se distinguent essentiellement l'un de l'autre par le mode de développement des circonvolutions. Celles qui, chez l'homme, apparaissent les premières, se forment chez le singe après toutes les autres, et notre collègue, dans son beau *Mémoire sur la microcéphalie et sur les caractères du groupe humain*, a complété sa démonstration en établissant que les arrêts de développement, loin de diminuer la distance qui sépare le cerveau de l'homme de celui du singe, l'accroissent, au contraire, de plus en plus.

Étudiant alors les différences que présentent les circonvolutions cérébrales dans les diverses races humaines, sujet entièrement inexploré avant lui, il a découvert un caractère fort curieux que les observations ultérieures ont pleinement con-

firmé : c'est que, chez les races inférieures, les circonvolutions, moins surchargées de plis secondaires, et moins étroitement pressées les unes contre les autres, laissent des empreintes isolées sur la face interne des os du crâne.

Dans les nombreuses communications qu'il a faites à la Société d'anthropologie, sur les questions relatives à la crâniologie, nous l'avons vu constamment féconder cette étude par les rapprochements qu'il savait établir entre la constitution de la boîte crânienne et celle de l'organe qui y est contenu. Considérant avec raison l'oblitération des sutures comme le terme nécessaire de la croissance des lobes cérébraux subjacents, il a étudié l'ordre dans lequel s'effectue cette oblitération, et il a découvert ainsi que, chez les races inférieures, les sutures frontales se referment les premières, tandis que, chez les races supérieures, la soudure, plus tardive, débute au contraire par les sutures qui correspondent au cerveau postérieur. Ces remarques importantes et tout à fait neuves l'ont conduit à constater que les trois principales régions du cerveau, par leur développement relatif, caractérisent respectivement trois groupes de races, qu'il a désignées sous les noms de races frontales, pariétales et occipitales; et, chose digne de remarque, cette division correspond assez exactement aux trois grands groupes anthropologiques dont la distinction repose sur la couleur de la peau.

Ces communications, où il a introduit, dans son langage entraînant, les questions les plus hautes de la physiologie cérébrale, ont provoqué dans le sein de la Société des discussions dont elle ne perdra pas le souvenir. Depuis l'époque de son internat à la Salpêtrière, l'élève de Pariset avait constamment médité sur le plus difficile de tous les problèmes, sur le problème de l'intelligence considérée dans ses rapports avec le cerveau. Il entrait dans la discussion avec des opinions arrêtées, mûries par vingt ans de réflexions, consolidées par une masse imposante de faits, et si ses deux éloquents mémoires, ses improvisations brillantes n'ont pu que charmer ses adversaires sans les convaincre, c'est parce que le sujet du débat était de ceux qui prêteront éternellement à la controverse.

Je dois mentionner encore deux communications sur les caractères du front et de la main, chez l'homme et les singes anthropomorphes ; mais je suis obligé de passer sous silence bien des

idées, bien des faits qu'il semait, pour ainsi dire, dans nos séances, au courant de la discussion. Membre fondateur de notre Société, il a pris constamment une part active à ses travaux, et nous serions ingrats de ne pas proclamer ici qu'il est un de ceux qui ont le plus contribué à ses succès.

Tant d'œuvres utiles, tant de courage, de persévérance et de talent devaient enfin recevoir leur récompense. La mort de notre illustre collègue, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, laissa vacante la chaire de zoologie de la Faculté des sciences, et M. Rouland, ministre de l'Instruction publique, chargea Gratiolet, en avril 1862, de la suppléance de ce cours. On vit alors renaître, à douze ans d'intervalles, les succès enthousiastes qui avaient autrefois signalé son enseignement. La même suppléance, renouvelée l'année suivante, lui donna les mêmes succès, et cette fois le vœu de l'opinion publique fut satisfait. Au mois de novembre 1863, les professeurs de la Faculté des sciences, appelés à présenter au choix du ministre le successeur de Geoffroy Saint-Hilaire, donnèrent leurs suffrages à notre éminent collègue, et ce choix éclairé fut aussitôt confirmé par le gouvernement.

Mais, hélas ! cette position si bien gagnée et si tard obtenue, il ne devait pas en jouir longtemps ! Au moment où, pour la première fois, l'aisance pénétrait dans sa demeure, où une vie tranquille et heureuse succédait aux jours d'inquiétude, un coup de sang, subit et mortel comme un coup de foudre, est venu plonger sa famille dans la détresse, ses amis dans la consternation. Après une existence tout entière consacrée à des travaux qui ont honoré notre patrie, il meurt à quarante-neuf ans, laissant trois enfants en bas âge, et pour tout patrimoine il ne leur lègue que son nom ! Laissez-moi croire, Messieurs, que dans un pays comme le nôtre, qui doit à ses savants une partie de sa gloire, la sollicitude de l'État ne fera pas défaut à cette grande infortune.

Adieu, noble ami ! Vous n'êtes pas mort pour nous. Un peu de terre va couvrir votre dépouille, mais vos œuvres nous éclairent encore, et votre souvenir sera toujours vivant dans nos cœurs.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.